

Une vérité fragmentée Entrevue avec l'essayiste Fernand Dorais, s.j.

Numéro 71, mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42875ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1993). Une vérité fragmentée : entrevue avec l'essayiste Fernand Dorais, s.j. *Liaison*, (71), 6–9.

Une vérité fragmentée :

ENTREVUE AVEC L'ESSAYISTE FERNAND DORAIS, S.J.

*Il qualifie ses essais de documents à parfaire et remercie ses éditeurs de leur complaisance. Il présente ses essais comme des communications ponctuelles rassemblées après coup et jamais destinées à la publication. Il n'a pas beaucoup publié, soit deux collections d'essais, soit **Entre Montréal et Sudbury. Pré-textes pour une francophonie ontarienne** (Prise de parole, 1984) et **Témoins d'errances en Ontario français** (Le Nordir, 1990). Tant d'effacement ne suffira pourtant pas à minimiser la présence de l'essayiste Fernand Dorais dans l'univers intellectuel et culturel de l'Ontario français. Présence d'une pensée qui a puissamment contribué à façonner l'identité franco-ontarienne; présence d'un penseur, témoin des grands mouvements de la collectivité dont il appelle le devenir; présence du professeur exigeant mais accueillant, à qui nombre de ses anciens étudiants doivent la conviction de leur engagement actuel. **Pierre Pelletier** a rencontré Fernand Dorais à Sudbury. Leurs propos ont été recueillis par **Normand Renaud**.*

Je pense que toute la vie nous est donnée pour assumer une sagesse, pour nous amener à nous habiter, à habiter notre angoisse.

Vous dites, dans une de vos études, que l'essai est un genre «dont le discours continue d'échapper à toute analyse critique». Ailleurs, vous décrivez l'essai comme «la rationalité écoutée aux portes de la subjectivité». Vous présentez un de vos volumes en disant que «ce roman-essai se composerait d'errances». Dans votre réflexion sur l'essai, tout comme dans votre pratique du genre, on sent que vous êtes un tenant d'une forme de discours en perpétuelle quête d'elle-même.

On avait demandé à Victor Hugo de définir l'épopée. Il a dit : «c'est l'histoire écoutée aux portes de la légende». Cette formule m'a inspiré une définition de l'essai : c'est la raison écoutée aux portes du désir. C'est l'assumption par la subjectivité de problèmes auxquels la raison seule ne peut jamais répondre adéquatement : les questions ultimes telles que qu'est-ce que vivre ? pourquoi souffrir ? qu'est-

ce que mourir ? qu'est-ce que l'amitié ? qu'est-ce que le sexe ? L'essai, pour moi, exige la subjectivation de tous ces problèmes-là dans une réflexion qui fait appel à la raison, mais aussi à l'affectivité. C'est une réaction totale de l'être face à des réalités et des événements qui l'interpellent profondément.

L'essai ressemble à un dialogue d'amour : si quelqu'un que j'aime me dit très intensément «je te hais», c'est tout mon être qui réagit. Le choc revient sans cesse à la surface, à tout moment, pendant longtemps. Je le ressasse, il me travaille. Une telle réflexion sera nécessairement fragmentaire, non linéaire. On voit le problème sous tel angle, puis sous tel autre, et on en retire des fragments d'intelligence ou de compréhension. Je pense même que c'est là justement le principe profond de toute création littéraire. Si on n'épouse pas cette nécessité intrinsèque qui a sa dialectique propre, je ne pense pas qu'on puisse faire une oeuvre littéraire forte.

Ce qui est visé ultimement par cette démarche, c'est l'assumption d'une sagesse. Je pense que toute la vie nous est donnée pour assumer une sagesse, pour nous amener à nous habiter, à habiter notre angoisse.

Vous expliquez donc la forme fragmentaire de l'essai par la pratique d'une réflexion subjective. Mais ne seriez-vous pas aussi en réaction plus directe contre les réponses toutes prêtes de la tradition judéo-chrétienne auxquelles vous cherchiez à échapper comme à un piège ?

Premièrement, qu'on le veuille ou non, qu'on soit croyant ou non, il faut reconnaître que le psychisme occidental a été très profondément marqué par le judéo-christianisme, à tous les niveaux. La Bible est le livre le plus lu, le plus étudié et prêché depuis 2000 ans. Les fêtes chrétiennes rythment le cours même du temps. Il est impossible que ses schèmes, ses impératifs n'aient pas marqué à jamais nos psychismes. Prétendre qu'on ait échappé à cela serait une erreur.

Deuxièmement, ayant moi-même été élevé dans les collèges classiques, ayant baigné dans ses mille climats affectifs très profonds, souvent angoissants, j'ai hérité malgré moi de toute cette problématique avec laquelle je devrai me débattre. Je pense qu'il faut l'assumer, qu'il faut essayer d'y voir clair.

Et troisièmement, en ce qui me concerne, j'ai toujours eu besoin dans ma vie de la dimension mythique et mystique, de la dimension religieuse comprise au sens large, pas nécessairement clérical ou ecclésiastique. Je crois que des forces immanentes agissent sans cesse dans tout le cosmos. On peut les qualifier de plusieurs noms; moi, je les qualifie de divines. Je crois que nous sommes pris dans ce combat extrêmement profond et mystérieux. Nous habitons un mystère et j'ai besoin de communiquer en moi avec ce mystère – tout en restant très blasphématoire vis-à-vis toutes les institutionnalisations de cette expérience. Je n'hésite pas à tomber dans la dérision et de tout salir s'il le faut, pour contrer un cléricalisme innommable qui est loin d'être mort.

Il me semble donc que toute oeuvre littéraire qui n'aborde pas tôt ou tard cette interrogation profonde demeure très faible. Les plus grandes oeuvres de l'Occident sont celles qui abordent ces questions-là.

Vous avez aussi décrit votre démarche d'essayiste comme «une pratique du doute et de l'espoir». Et vous avez appliqué cette pratique, pour une bonne part, à ce que vous appelez «une prospection de l'imaginaire d'un petit fait ethnique, l'histoire des Franco-Ontariens», qui vous sert de prétexte à cette pratique. Après tant d'années dans cette pratique, face à l'Ontario français, qu'est-ce qui l'emporte en vous, le doute ou l'espoir ?

Il y a une chose que je trouve toujours horrible, qu'on ne peut pas taire ni refouler, c'est l'injustice. Toute injustice demande à être dénoncée et combattue. Les Romains disaient que «l'abîme appelle l'abîme». De même, toute injustice appelle l'injustice. Dès lors, on se trouve pris dans des schèmes de fatalité épouvantables. Et j'affirme que nous avons été victimes d'injustice et que nous le sommes encore. Je suis plus que jamais convaincu de ça.

Moi, je suis crucifié actuellement face au fait franco-ontarien. Je le vis comme un dilemme. Je vois beaucoup de raisons d'optimisme, mais par ailleurs, je fais des constats qui me découragent profondément. Je ne sais absolument pas comment les deux peuvent s'articuler présentement. Quand je pense aux données des recensements qui viennent à chaque décennie confirmer le processus de notre disparition, et quand je vois comment vivent plusieurs jeunes franco-ontariens autour de moi, je sens qu'il faudrait peut-être plier bagage, dire : c'est fini, allons au Québec où il reste encore une chance de demeurer francophone en Amérique du Nord.

Mais quel que soit le choix à faire, un fait demeure : il faut lutter jusqu'au bout. Dans un de mes essais, je cite deux fins de pièces, l'une du **Rhinocéros** d'Ionesco, l'autre des **Mains sales** de Sartre. On ne me récupérerait pas. Je trouve que la plus grande dignité de l'homme est de dire non jusqu'au bout. La dignité, la fierté qui est dans l'homme, c'est sa qualité de vie et dès qu'on laisse salir ça, pour moi c'est fini, on est déjà rhinocéros. Il faut monter les barricades jusqu'à la toute fin.

Vous citez aussi un auteur qui conseille de garder jusqu'au bout ses inadaptations, de rester inadapté...

Oui, ce sont deux vers d'Henri Michaux: *Toi, ne te hâte pas vers l'adaptation / Toujours garde en réserve de l'inadaptation*. Sinon, on devient très vite clos, pharisien, philistin, salaud comme disait Sartre. On finit d'évoluer. Il faut rester, comme dans les représentations de la danse dans l'art hindou, toujours un pied en l'air, en équilibre chancelant. Mais la plupart des étudiants que j'ai eus, dès 30 ou 40 ans, se sont renfermés dans la coquille de la famille, de la situation, du cercle d'amis et des sorties habituelles. C'est certainement très riche, très beau, mais par ailleurs, ça me fait toujours très peur. On est tellement bien adapté, tellement équilibré, qu'on finit par ressembler aux personnages du musée de Bouville, dans **la Nausée**. Chacun a figé, a fini d'évoluer, a sa sécurité et ses cadres. Moi, je serai toujours incapable de ça. Je serai l'être de l'inquiétude jusqu'à la fin.

Dans cette optique-là, je vous le demande, y-a-t-il des écrivains heureux ?

À un moment donné, je me suis consacré à dresser la liste des titres de ma «bibliothèque idéale», de tous les ouvrages que je juge fondamentaux en Occident. Puis parmi tous ces auteurs-là, les plus grands, je n'en vois aucun qui ait été heureux ni équilibré.

Mais il me semble aussi que les plus grandes oeuvres, celles de Dostoïevsky, de Kafka ou de Nietzsche par exemple, sont les oeuvres les plus blasphématoires. Elles enlèvent vraiment tous les masques. De nos jours, c'est plus important que jamais. On vit avec tellement de parvenus, d'arrivistes, de farfelus prétentieux. Il n'y a rien de mieux qu'un campus universitaire pour observer tout ça. On est aux prises avec un immense mensonge social.

Cette dernière remarque me rappelle votre intérêt pour la contre-culture des années soixante-dix et, par là, vos témoignages

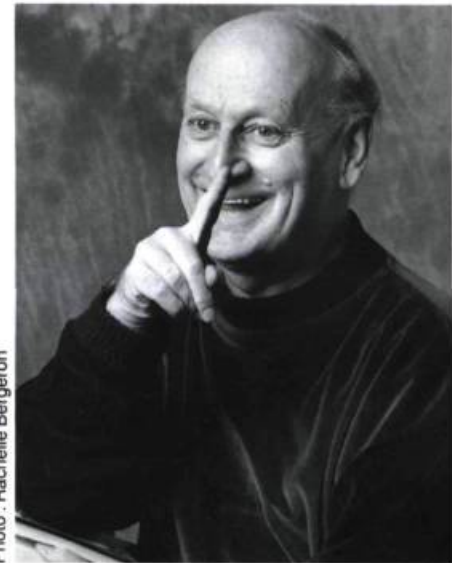


Photo : Rachelle Bergeron

Je n'hésite pas à tomber dans la dérision et de tout salir s'il le faut, pour contrer un cléricalisme innommable qui est loin d'être mort.

sur la période de votre arrivée à Sudbury. Vous y revenez régulièrement, comme à un paradis perdu : la période 1969-1975 à Sudbury. Vous avez découvert un groupe de jeunes en qui vous reconnaissiez vos propres pulsions anarchiques. «J'ai voulu être des leurs», dites-vous. J'imagine que vous l'avez été...

J'ai adoré la contre-culture, même si je suis le premier à reconnaître ses effets néfastes, ses limites extrêmes, son échec radical finalement. Ce qu'il faut déplorer le plus, c'est l'ouverture inconditionnelle à l'expérimentation avec la drogue. On a brûlé des cerveaux, des talents, on a sacrifié toute une partie de la jeunesse. Mais la contre-culture était d'abord l'effort de libérer des pulsions que l'on dissimule au plus profond de soi. La musique de **Hair**, une chanson comme *Let the Sun Shine In*, j'y communique viscéralement... je m'y retrouve complètement. La contre-culture voulait aussi enlever les

Les plus grandes oeuvres sont les oeuvres les plus blasphématoires. Elles enlèvent vraiment tous les masques. De nos jours, c'est plus important que jamais.

masques aux structures et aux pouvoirs en place, démasquer les salauds qui y tenaient.

L'expérience que j'ai faite à Sudbury – que j'ai d'ailleurs appelée «le miracle sudburois» dans mes essais – se nourrissait essentiellement des impératifs les plus profonds de la contre-culture. Cette époque a vu naître de belles réalisations et de grandes structures qui vivent encore : le Théâtre du Nouvel-Ontario, Prise de parole, la Nuit sur l'étang. En fait, ce mouvement s'alimentait à deux sources. D'une part, la Révolution tranquille au Québec, qui nous a redonné notre fierté et notre dignité en tant que francophones en ce pays. Les étudiants de l'époque y ont été très sensibles. Ils ont eu des manifestations de fierté profonde, se sont affirmés, ont refusé de se laisser écraser, ont fait preuve d'une belle dignité humaine. D'autre part, ils ont été enivrés par la contre-culture américaine, dont la première révolution a été musicale. «Le son nous a enfantés», ai-je écrit dans un de mes essais, et je pense que c'est vrai.

Mais pour ce qui est des textes produits dans cette période-là, je ne crois pas qu'ils allaient dans le sens de la contre-culture. Ils s'inséraient tout de même dans des traditions littéraires bien identifiées.

On ne retrouvait pas de nouvelles formes d'écriture très éclatées.

C'est vrai, l'écriture n'a pas été à la hauteur de cette expérience. Il n'est pas né de chef-d'oeuvres littéraires à cette époque. Les jeunes se le sont fait dire par des Québécois à l'époque et ce jugement les a déçus amèrement. Ces jeunes-là n'avaient que 20 ans, ils n'avaient pas beaucoup lu tout de même. Je ne pense pas qu'on ait eu la culture et les instruments adéquats. Sauf en musique et aussi dans la représentation. Les spectacles de l'époque étaient des «expériences globales» interdisciplinaires. On y intégrait les diaporamas, la musique, la chanson et tout. De vraies féeries pour les yeux et les oreilles. La grande réalité était la *happening*. Voilà l'esprit créateur qu'on avait saisi et compris. Celle qui perpétue le mieux cette tradition-là, c'est Hélène Gravel, dans ses créations collectives spontanées issues du vécu même de ses élèves.

Le fait d'avoir vécu une période intense, presque mythique, comme celle-là, vous a-t-elle empêché d'apprécier d'autres expériences qui sont venues par après ?

J'ai eu l'impression que tout a changé à compter de 1978. On est entré alors dans un désert. Les investissements de l'affectivité et de l'avenir des jeunes ont changé, et je trouvais le nouveau climat ennuyeux, rétrograde, *platte* pour tout dire. Et comme on m'avait accusé de vouloir jouer le coq de basse-cour, d'exercer une influence indue, de vouloir tirer à moi toute la couverture de gloire, alors là, je me suis claquemuré dans ma chambre en disant que si d'autres voulaient revendiquer une pareille place, qu'ils la prennent. Mais quand j'ai lu des articles qui interprétaient, par après, la naissance de Prise de parole, de La Nuit, du TNO, la seule chose que j'ai pu dire et que je dirai toujours, c'est : «vous avez menti, ce n'est pas vrai, ce n'est né pas comme vous dites».

Vous vous êtes donc marginalisé. Cela me ramène encore une fois à votre credo qui vous remet en projection face au projet franco-ontarien. La marginalité à laquelle vous êtes condamné, finalement, vous sort de vous-même. Vous écrivez : «Toujours le créateur pris dans et par son imaginaire, prend position pour le minoritaire en soi», le minoritaire que vous êtes. Et ailleurs : «l'oeuvre se trouve prendre le parti des marginaux, des grands exclus de tous les pays et de tous les temps».

Je pense que l'imaginaire lâchera toujours un cri très rauque, très profond, de libération face à l'intérêt, à la vanité et à la volonté de puissance qui mènent le monde. Ceux qui ont raison, ce sont ceux qui appellent la rénovation radicale, la radicalisation de l'humanité et de ses possibles; ceux qui disent non aux limites et aux salauds qui les imposent. Je crois dans les pauvres, cher ami, et c'est cela en quoi je suis chrétien. Je crois dans les petits, les démunis, les humiliés de la terre, et je serai de ce côté-là en quelque milieu que je sois. La vérité est là, pour moi.

J'entends là des échos du refus global, des automatistes qui se sont dressés contre le nationalisme et le cléricanisme de leur époque.

Entre 1950 et 1960, la religion était devenue une pure horreur au Québec. Je le sais parce que je l'ai vécue de l'intérieur. Elle ne pouvait plus et ne devait plus durer. Je l'aborde dans certains de mes écrits et c'est une des raisons pour lesquelles je veux rédiger mes mémoires : pour montrer comment une religion a pu dépérir et se corrompre de l'intérieur. Le pouvoir absolu corrompt absolument. La faiblesse de l'Église de tous les siècles est d'avoir été trop triomphaliste, d'avoir trop voulu avoir raison. Il faut que l'Église soit très simple, très humble, très effacée. Ce n'est pas sa place d'être ailleurs ou autrement.

On retrouve rarement, dans les écrits d'un universitaire, des phrases comme «il y a l'amour qui est le plus fort, soit notre amour de la chose ontarienne francophone». Vous nous replongez en plein coeur d'une mystique, celle de la pulsion d'amour.

Il n'y a pas de plus grande expérience, ultimement, fondamentalement, que celle de l'amour : sa propre naissance dans le corps d'un autre, qui nous rend à notre identité. Personne ne peut s'enfanter soi-même, si génial soit-il. L'autre a toujours le secret de ma naissance et de mon identité... en levant sur moi un regard personnel et en disant : moi, je te veux, tel qu'en toi-même tu es, et je t'aime.

Rares sont les hommes capables d'un grand amour passionné jusqu'à la folie. La vie des grands romantiques anglais, allemands surtout, ou la vie de Rimbaud et de Verlaine, pour moi, c'est l'idéal, c'est ce qu'il y a de plus grand. Ce sont des expériences extrêmes qui font sauter les limites. Des expériences souffrantes, mais d'une très belle souffrance... qui est complètement absente de la littérature québécoise (du roman en tout cas, que je connais mieux).

Mais à vous entendre, je me demande pourquoi vous n'avez pas écrit un texte d'amour...

J'en ai écrit un, **le Conte d'Amour**, mais je ne le laisserai pas publier de mon vivant. Ce serait trop scandaleux, trop blasphématoire trop mal interprété. Je m'attirerais des ennuis que je ne serais pas capable, actuellement, de supporter physiquement. En tout cas, j'ai tenté de dégager un nouveau genre littéraire, le conte-essai. J'ai voulu englober dans la rationalité, mais par fragmentation, une expérience d'amour que j'ai vécue. Le manuscrit fait 181 pages, en 68 axiomes ou fragments. Je vous lis le numéro 67 : «J'attends ma mort depuis ma naissance. Je finirai bien par vivre un jour quelque part. Amour, c'est peut-être la mort qui nous a scellés l'un à l'autre, siamois».

J'entends la voix d'un homme qui est totalement dépouillé de tout bien, qui reste avec l'essentiel, une émotion hérissée, à vif. Vous rejoignez le sublime, vous frôlez le blasphème.

Je ne pense pas qu'on puisse aimer sans blasphémer. Et je ne pense pas qu'il y ait d'expérience de Dieu sans blasphème. L'histoire de Job est extraordinaire en ce sens. Moi, je crois dans ces grandes expériences littéraires, mystiques ou mythiques. Face à toutes les pages d'horreur de l'histoire de l'humanité, heureusement qu'il y a la soupape de la beauté, des arts.

Regrettez-vous de ne pas avoir écrit plus ?

Le seul idéal littéraire que j'aie jamais eu, c'est d'être ce que je suis, professeur au niveau du baccalauréat. Il me semble qu'à ce niveau, je peux offrir quelque chose qui vaille. Pour le reste, je ne laisserai que le témoignage de ma subjectivité, comme j'ai tenté de le faire par l'essai, ou dans **le Conte d'Amour**, ou dans mes mémoires. Là, j'aurais peut-être quelque chose de tant soit peu valable à apporter, mais pas plus que ça.

Je n'ai qu'un principe de sagesse, c'est d'écouter ma nécessité intrinsèque, tout cela et rien que cela, sans mentir. Pour moi, cela donne nécessairement du discontinu, du fragmentaire. Je serais incapable d'écrire la continuité, d'écrire un roman ou du théâtre. Je rassemble les pièces détachées de mes intuitions pour constituer une espèce de sagesse, pour m'intégrer quelque peu et pour survivre psychologiquement. Je laisse le soin d'écrire de grandes oeuvres aux plus brillants que moi.



Photo : Rachelle Bergeron

Je pense que l'imaginaire lâchera toujours un cri très rauque, très profond, de libération face à l'intérêt, à la vanité et à la volonté de puissance qui mènent le monde.